

## Un poète grenadin dans la tourmente de l'Histoire

Serge Mestre rend hommage à Federico García Lorca

PAR SOPHIE GUINARD

«On perçoit le murmure de la source qui file tout près, jadis canalisée par les Maures d'Al-Andalus, pour conduire l'eau pure jusqu'au quartier de l'Albaicín, à Grenade. Elle bruisse de mille minuscules bulles se hissant à la surface depuis les profondeurs de la roche, distillant un filet de pérennes, pures gouttes d'eau. On l'appelle ainadamar, oui, la fontaine aux larmes». C'est là que le 18 août 1936 le poète Federico García Lorca est exécuté par les phalangistes...

Il a trente-huit ans. Il est au faite de sa gloire et ses derniers instants, il les passe avec trois hommes, comme lui condamnés par l'arbitraire, la bêtise et la haine. Mais qui sont-ils donc, eux quatre? Entre le prologue et les dernières lignes – relatant tous deux ces assassinats – de ce magnifique roman, Serge Mestre revient sur des épisodes de leur vie.

Servant une langue riche et musicale, sa plume est guillerette. Elle nous emmène vagabonder avec

Federico García Lorca au rythme de ses tournées de conférences: aux Etats-Unis, il déclame ses poèmes à la bohème new-yorkaise et découvre le jazz, à Cuba il laisse libre court à ses amours interdites... On découvre un poète cabotin, vivant dans l'instant mais toujours inquiet des événements qui malmènent son pays, d'une gaieté candide et d'une désinvolture joyeuse, traversé parfois d'accès de nostalgie et de «désespoirs poétique».

Rentré en Espagne en 1931 alors que la République vient de s'installer, il prend la tête de la Barraca, une compagnie de théâtre itinérante qu'il considère aussi



Serge Mestre

(FOTO: MATSAS)

comme un instrument politique qui porte les valeurs de la République: ses acteurs, vêtus de bleus de travail, posent leurs tréteaux dans chaque village pour instruire le peuple.

### Un regard différent

Ses compagnons de la dernière heure sont un plombier et son ami, deux militants anarchistes. Ils nous parlent de «sans-terre» et de «lafitundi», de réformes agraires et de grèves générales.

Quant à la quatrième victime, c'est un instituteur qui plaide pour l'instruction: pour lui, «l'ignorance soumet» et l'école laïque est le «carburant de notre liberté». Sa classe est, le soir venu, le lieu de réunions politiques où les jeunes fougueux défient les anciens expérimentés, où les lucides modérés affrontent les radicaux idéalistes.

Le roman, c'est un regard différent sur une page d'histoire de l'Espagne, celle des années 1920-30 et sa situation sociale, artistique et politique. Il y est question de royalistes, de républicains, de phalan-

gistes, de syndicalisme; on assiste à des corridas, on fait des incursions dans le Madrid de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on savoure la nature bucolique de Grenade dans un été 36 plein de fusils et de violence; on croise Dalí, Buñuel, Pablo Neruda... et même Jorge Semprún dans un aparté de l'auteur qui, considérant que le lecteur lambda aime se perdre dans les arcanes du récit, ouvre à l'occasion des parenthèses expliquant le cheminement de sa pensée. Avec érudition mais sans pédantisme, avec grâce et légèreté, Serge Mestre, par petites touches et multiples détails, pose les lieux, les faits, les personnages, et porte sur eux un regard bienveillant non dénué d'ironie.

Puissance évocatrice des mots, bouillonnement des sentiments et des émotions, poésie de la langue et rythme du récit: ce roman enlevé et poignant tient jusqu'au bout le lecteur sous son charme.

Serge Mestre: «Ainadamar la fontaine aux larmes». Sabine Wespieser Editeur, 284 pages, ISBN 978-2-84805-202-1, 21 euros.